



Entrée principale de la Manufacture ou Cour d'Antin, avec la statue de Charles Le Brun, par Cordier.

LES GOBELINS

I

JEAN GOBELIN ET SES SUCCESSEURS. — LES PREMIERS TAPISSIERS INSTALLÉS A PARIS.

Il y a presque cinq siècles, vers l'année 1440 exactement, venait s'établir à Paris une famille de teinturiers, dont le chef répondait au nom de Jean Gobelin. Le lieu avait été choisi au faubourg Saint-Marcel, sur les bords de la petite rivière de Bièvre, qui était alors un riant cours d'eau et non pas l'affreuse « chiffortonne », que les marchands de cuirs ont si odieusement souillée.

Jean Gobelin « besogna » fort ; et, ma foi, il n'eut pas à s'en repentir, sur le tard de sa vie, car, en mourant, il laissait, avec une nombreuse famille, une « honnête » fortune qui devait permettre à ses descendants de parvenir aux premières charges de l'Administration financière.

L'orgueil vint alors à ces nouveaux « grands seigneurs ». Des teinturiers ? Voilà ce qu'on n'ose pas avouer ; aussi, cent-soixante ans plus tard, la maison de Jean Gobelin passe-t-elle aux mains des tapissiers flamands que le roi Henri IV vient d'appeler pour installer des ateliers en France.

Ces tapissiers : Van den Planken et Marc de Comans trouvent l'atelier de teinture tout installé, et ils n'ont, pour le reste, qu'à procéder à quelques remaniements. Bien plus, le nom de Gobelin leur reste, ou du moins, baptise leurs ateliers et cela si bien que le nom fameux désigne aussi sans tarder tous les ouvrages qui sortent de leurs mains.

A vrai dire, avant Henri IV, François Ier et Henri II avaient déjà protégé des ateliers

de tapissiers ; mais on ne possède que de vagues renseignements sur ces ateliers, dits l'un de Fontainebleau, l'autre de la Trinité.

On suit mieux l'histoire des deux compères appelés par Henri IV : ceux-là sont de rudes travailleurs, bien qu'ils se targuent d'être « gentilshommes ». Ils ont même déjà développé singulièrement leur industrie quand, en 1607, un édit royal décrète la première organisation officielle de leur manufacture, dite des Gobelins.

Mais, toutefois, Planken et Comans ne demeurent pas les seuls tapissiers alors installés à Paris. D'autres ateliers, même subventionnés encore par le Roi, font une concurrence : l'un d'eux, celui de l'hôpital d'orphelins de la Trinité, créé par Henri II, rue Saint-Denis, fonctionnera même jusqu'au milieu du XVIIe siècle : et l'on peut citer encore l'atelier qui occupe une partie de la grande galerie du Louvre, et dont Maurice Dubourg ou Dubout, un enfant de la Trinité, est le chef.

Tous ces ateliers divers produisent de nombreux ouvrages. La nomenclature en est assez incertaine.

C'est par plusieurs centaines de tentures sans doute qu'il faudrait estimer la production de la manufacture des Gobelins, au cours de sa première période des soixante années qui précèdent l'avènement de Louis XIV. Mais le catalogue n'en est pas aisé à établir.

Bien des esprits chercheurs et ingénieux ont tenté cette tâche. Le meilleur des renseignements que nous possédons sur cet instant historique, nous le devons sans conteste à Lacordaire, ancien directeur des Gobelins sous Napoléon III, qui a signalé la plupart des travaux exécutés dans la manufacture de 1601 à 1662.

II

COLBERT ET L'APOTHÉOSE DES GOBELINS.

Quoi qu'il en soit, il est bien évident que les ateliers divers du début du XVIIe siècle ont donné le plus magnifique essor à l'industrie de la tapisserie. Les peintres français contemporains de Henri IV et de Louis XIII avaient le plus haut sentiment de l'art décoratif. Quand Colbert arrivera pour donner à la manufacture des Gobelins la formidable impulsion que l'on sait, il y trouvera d'admirables prouesses réalisées qui ne pourront que l'encourager à tout demander à son Roi en faveur des Gobelins.

Chargé de la surintendance des Bâtiments royaux, Colbert, du reste, ne perd pas de temps.

Il commence par modifier entièrement l'organisation même de la manufacture. Elle ne constituera plus une entreprise libre et commerciale, elle sera un vaste atelier royal chargé de travailler exclusivement pour le souverain. Appelée officiellement *Manufacture royale des meubles de la Couronne*, elle abritera des représentants habiles de la mosaïque, de l'orfèvrerie, du travail du bronze et de l'ébénisterie. Mais il faut loger tout ce monde ? eh bien, on agrandira la manufacture ; on achètera maisons environnantes et terrains ; et tout cela est bientôt réalisé.

Tous les tapissiers dispersés dans les quartiers de Paris, les tisseurs du faubourg Saint Germain, les orphelins apprentis de la Trinité, les artistes des galeries du

Louvre, etc., tous viennent renforcer les tapissiers installés par Henri IV sur les bords de la Bièvre.

La ruche est admirable. Trois ateliers de haute lisse sont dirigés par Jean Jans le père ; deux ateliers de basse lisse par Jean Delacroix et Jean-Baptiste Mozin. Tous les



La Salutation angélique, tapisserie des Flandres du XVe siècle. (Musée des Gobelins.)

artistes sont disciplinés, actifs et exercés. Leur grand maître, c'est Charles Le Brun, le merveilleux ordonnateur de toute la décoration de Versailles. Voilà un choix admirable de Colbert.

C'est Le Brun qui arrête tous les modèles de tapisseries. Pendant les vingt-huit années qu'il dirige les Gobelins, la ruche ne cesse pas de produire d'admirables œuvres. Cinq ou six séries illustres entre toutes caractérisent l'art décoratif de l'époque. Tout le monde connaît les *Eléments* et les *Saisons*, *l'Histoire du Roi*, *les Enfants jardiniers*, les *Mois* ou les *Résidences Royales*, enfin l'*Histoire d'Alexandre*.

Le Brun eut alors en François Van der Meulen un collaborateur avisé et singulièrement précieux. La manufacture conserve beaucoup de dessins de ce peintre excellent, qui avait le sentiment très vif des panoramas et de la foule.

Le style des tapisseries de cette époque est très accusé; il est pompeux et grave. Un reproche souvent adressé aux tentures appelées l'*Histoire du Roi*, c'est qu'elles constituent simplement des copies de tableaux.

Le reproche est fondé; mais Le Brun devait traiter avec toute la vérité historique des cérémonies parfaitement officielles, dont toute fantaisie était bannie; toutefois, il faut bien convenir que l'ensemble même de l'*Histoire du Roi* est d'une grande beauté et fait le plus vif éloge des peintres qui donnaient les modèles et des artistes tapissiers qui les interprétaient.

Quant aux autres tentures que nous venons de citer, il serait on ne peut plus aisé d'expliquer pourquoi elles sont merveilleuses. Une fantaisie charmante, un sentiment décoratif varié et ingénieux, une ordonnance incomparable, voilà leurs principales qualités : et Le Brun, je le répète, avait à « manier » des collaborateurs différents, « dissemblables ».

Il devait s'adresser à Yvart le père pour les grandes figures, les tapis de pied et les rideaux; à Baptiste Monnoyer, pour les fleurs et les fruits: à Boulle, pour les animaux et les oiseaux. Ce n'était pas tout : Anguier était chargé de l'Architecture; Van der Meulen, des paysages et des petites figures; Genouels et Baudoin, des paysages que n'avait pas traités Van der Meulen. Diriger ces artistes, voilà vraiment le rare mérite de Le Brun, et il est digne de notre plus vive admiration.

Mais il faut toujours, dans l'éloge, associer Colbert: et, si on l'a déjà loué, recommencer à le louer; car le splendide moment d'apothéose des Gobelins, c'est au grand Ministre qu'on le doit. Mieux : tout ce qui subsiste de noble dans la manufacture, c'est signé : Colbert.

L'incendie de 1871 a détruit la moitié des constructions élevées par le surintendant; mais consultez un vieux plan de 1691, dressé par Robert de Cotte et dont la manufacture garde une copie, et vous verrez que les escaliers, les puits, les ateliers, etc., occupent les mêmes emplacements qu'autrefois. La manufacture vit encore maintenant de l'extraordinaire vitalité que sut lui donner le grand ministre.

Il mourut en 1684. Les sujets religieux prirent alors la place des scènes modernes, ou antiques, consacrées à la gloire du souverain. On copia l'*Histoire de Moïse*, d'après Le Brun puis les *Chambres du Vatican*.

Noël Coypel, le plus illustre des collaborateurs de Le Brun, s'inspira de Jules Romain ou de Raphaël, pour donner les *Triomphes des dieux* et les *Sujets de la Fable*, œuvres d'un très beau sentiment décoratif.

III

LES GOBELINS SUBISSENT UNE MAUVAISE PÉRIODE, PUIS ILS REPRENNENT LEUR ESSOR.

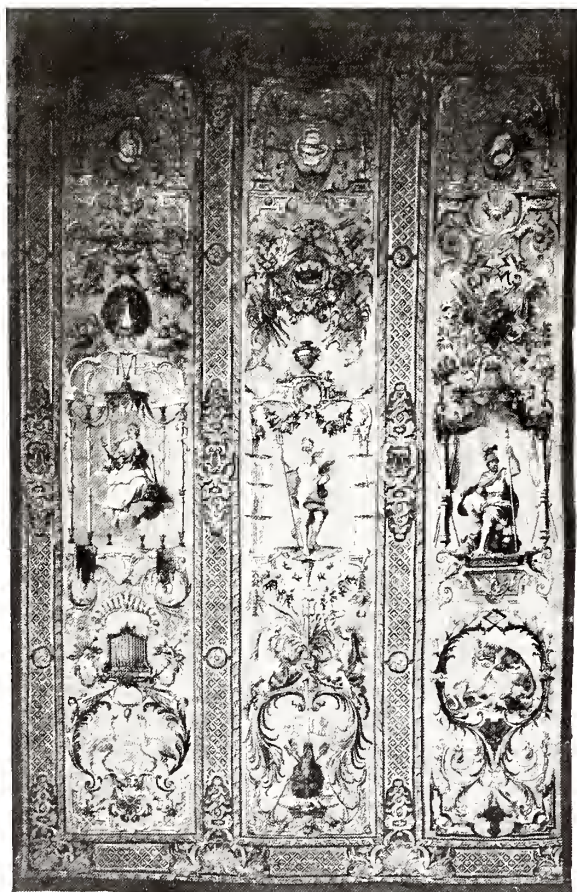
Mais, en 1690, Le Brun est remplacé par Pierre Mignard. Ce nouveau directeur est, hélas! trop âgé, et il se contente de regarder vivre la manufacture. Louvois, son protec-



La Mort de Joab, tapisserie de l'Ecole de Fontainebleau, attribuée à Du Cerceau, XVI[e] siècle. (Musée des Gobelins).

teur, est le surintendant. Bientôt il est contraint, par les événements politiques, de retirer à la manufacture presque toutes ses ressources.

Mignard s'en va en 1695; on ne le remplace pas. Des ateliers sont fermés. De 1694 à 1697, le travail est presque entièrement arrêté. La manufacture ne vit plus que par sa gloire d'hier, si exactement résumée par Voltaire, dans le *Siècle de Louis XIV*, par les lignes suivantes : « Le vaste enclos des Gobelins était rempli alors de plus de huit cents ouvriers; il y en avait trois cents qu'on y logeait. Les meilleurs peintres dirigeaient l'ouvrage, ou sur leurs propres dessins, ou sur ceux des anciens maîtres d'Italie ».



Les Mois grotesques, par Claude Audran (Fragment.)

Cette ardente vitalité — que nous avons déjà nous-même mentionnée plus haut — fait que la manufacture, qui a résisté de tout son courage, retrouve enfin sa gloire sous l'autorité du duc d'Antin, qui est nommé Directeur des Bâtiments (1708), les fonctions de surintendant étant désormais supprimées.

Et c'est une nouvelle pléïade d'artistes attachés aux travaux de la tapisserie.

Voici des noms qui méritent toute renommée : le peintre d'histoire Joseph Yvart, le peintre de fleurs Belin de Fontenay, les peintres d'ornements Michel Anguier, Claude Audran, Philippe Meusnier, Pierre Josse Perrot. Le plus illustre d'entre eux est Claude Audran, un ingénieux, fantaisiste et charmant décorateur.

On assure que Watteau collabora à ses côtés à l'exécution des *Portières des dieux*, justement considérées comme un des chefs-d'œuvre de l'art de la Régence. Mais comment Watteau ne fut-il pas appelé à être le Maître, à diriger aux Gobelins tous les autres artistes? Quel oubli ou quelle sottise! L'incomparable peintre eût signé des fantaisies décoratives à coup sûr absolument merveilleuses.

Nous verrons, du reste, plus loin, d'autres exemples d'une telle incompréhension.

Infatigablement enthousiaste, Claude Audran exécuta les *Mois grotesques à bandes*, pour la décoration de la chambre du Grand Dauphin, au château de Meudon. C'est une merveilleuse tenture qui ajoute à sa gloire.

Toutefois, l'*Histoire de Don Quichotte* allait faire plus encore. De 1718 à 1794, l'exécution de cette tenture tient en haleine les tapissiers des Gobelins. Les vingt-huit sujets

tirés des aventures du héros de Cervantès sont de Charles Coypel ; mais il faut bien dire que le prodigieux succès de cette tenture est dû surtout aux encadrements qui accompagnent le motif central ; et Claude Audran en fut le principal artisan. Dans



La danse des Nymphes, d'après un carton de Jules Romain. (XVII[e] siècle.)

l'histoire des Gobelins au XVIII[e] siècle, cette tenture tient, certes, une place considérable.

Mais Louis XIV avait eu son *Histoire*; il fallut bien en trouver une pour Le Bien Aimé. Alors le duc d'Antin, toujours parfait courtisan, chargea, en 1733, le peintre Oudry de représenter les *chasses de Louis XV*, dans les forêts de Compiègne et de Fontainebleau.



Les quatre Eléments. — *Le Feu*, d'après Claude Audran.



Tenture des Indes : *Combat d'animaux*, d'après F. Desportes.



Le Couronnement d'Esther, tapisserie de l'histoire d'Esther, d'après Jean François de Troy.



Aminthe et Sylvie, tapisserie d'après un carton de François Boucher.

Vers la même époque, on envoya aux ateliers la *Tenture des Indes*, dont le modèle original, offert à Louis XVI par le prince Maurice de Nassau, avait été entièrement repeint et modifié en partie par François Desportes.

Du reste, les tentures s'ajoutent aux tentures. Les énumérer toutes, un livre y suffirait à peine.

Comme tentures célèbres, Jean-François de Troy donne avec un vif succès l'*Histoire d'Esther*. En 1748, le même artiste envoie toute une suite consacrée aux *Aventures* respectives *de Jason* et *de Médée*.

Enfin, voici le favori de la marquise de Pompadour : François Boucher; alors, naturellement, il reçoit toutes les commandes. On connaît les sujets affectionnés par ce peintre licencieux. A cette époque, un maître tapissier, Cozette, accomplit des merveilles. François Boucher trouve en lui un incomparable interprète.

Pendant ce temps, et en se tenant humblement dans le sillage du favori, Charles Natoire donne l'*Histoire de Marc Antoine et de Cléopâtre;* Restout peint *Pygmalion et Apelle*; et Amédée Van Loo présente la suite des *Costumes turcs*.

Puis, c'est la décadence. En 1774, le comte d'Angiviller impose aux tapissiers de reproduire exactement les peintures, qui ne sont plus du tout conçues dans un sentiment décoratif: même les bordures sont supprimées le plus souvent : c'est alors un tableau en laines, et rien de plus.

IV

LA RÉVOLUTION, L'EMPIRE ET... LE RESTE

D'ailleurs, les mauvais moments pour la manufacture sont revenus. La Révolution ne se montre pas tendre à l'égard de cette institution..... monarchique. Encore une fois, les Gobelins vont se débattre. Ce luxe inutile, on ne le considère plus. Plus fort encore : comme on ne peut pas payer les artistes et les employés de la manufacture, un ministre envoie à la Monnaie et y fait brûler d'admirables tentures de la collection royale, afin de convertir en espèces d'or et d'argent le métal précieux qu'elles contiennent.

Et l'on ne s'arrête pas en si beau chemin! Des brutes jacobines détruisent d'autres tentures jugées.... anti-républicaines. On nomme un jury des arts chargé du choix des modèles. Il accumule sottises sur sottises. On a perdu tout sentiment d'art décoratif.

Enfin, Napoléon survient, et il impose la glorification de son règne et de ses victoires.

Au moins, voilà de nouveau la manufacture réorganisée : et elle se remet tout de suite au travail.

Puis, c'est Louis XVIII et ses effigies ; des batailles encore, des bannières et des motifs purement religieux.

Sous le règne de Louis-Philippe, on exécute, entre autres ouvrages, la *Tenture de Rubens*, c'est-à-dire la reproduction des tableaux de la galerie de Médicis. Que de frais d'imagination!

Et l'on s'adresse à Horace Vernet et à Ingres pour avoir des modèles !

Toujours, on le voit, la même sottise : on laisse de côté les véritables décorateurs et



La Sirène et le Poète, tapisserie d'après un carton de Gustave Moreau (Musée du Luxembourg).

l'on reproduit simplement des tableaux, que l'on commande ou que l'on prend au hasard.

Sous le second Empire, il en va de même. Si l'on n'a pas songé à Eugène Delacroix, on ne pense pas davantage à Corot.

V

AU TEMPS PRÉSENT. — UNE RENAISSANCE

Enfin, depuis 1871, qu'a-t-on fait?

Eh bien, on continue d'abord à s'adresser aux peintres, à l'aveuglette; et, bien entendu, on écarte, systématiquement, les artistes qui ont manifesté un vrai sens de la décoration. Je ne cite pas les cartons commandés à cette époque : il sont tous méprisables.

Puis, il y a un revirement : le choix des peintres Erhmann et Galland prouve que ceux qui dispensent les commandes se rendent compte enfin de toutes les sottises accomplies. Alors, on respire; on se dit que l'on va enfin admirer pour longtemps. Erreur profonde : de nouveau, il est fait appel aux Joseph Blanc, aux Clairin et aux Humbert.

Plus récemment encore, si M. Georges Rochegrosse, peintre-décorateur né celui-là, a été heureusement appelé, comment un administrateur, très avisé cependant, a-t-il pu demander des cartons à Maignan, à Toudouze et à M. Jean-Paul Laurens, trois artisans vulgaires et incapables de toute fantaisie?

Je sais bien que ce choix : la *Sirène et le Poète*, d'après Gustave Moreau, contrebalance cette regrettable décision : mais ne semble-t-il pas que ce soit là un beau carton pris au hasard; et encore pourquoi n'a-t-on pas réservé à cette ardente mosaïque une originale bordure?

Heureusement, des tapisseries aujourd'hui terminées ou en cours d'exécution, d'après MM. Jules Chéret et A. Willette, disent bien qu'il y a quelque chose de changé présentement à la manufacture; et ce quelque chose, c'est tout un nouvel art décoratif qui entre, qui va enfin s'y épanouir, avec toute la grâce et toute la fantaisie désirables. Rendons grâce à M. Gustave Geffroy de ce miracle. Mieux que quiconque, cet administrateur a compris que les Gobelins, sous peine de sombrer dans l'indifférence totale, devaient au plus tôt retrouver leurs nobles traditions d'autrefois; et, dès son entrée, M. Gustave Geffroy a fait appel aux deux artistes contemporains les plus indiqués pour donner cette fois de vrais modèles décoratifs et non plus de lourds et simples tableaux.

Voilà, n'est-ce pas, l'indice d'une véritable Renaissance?

Voyons maintenant dans quel cadre pittoresque se présente la manufacture.

VI

LA BIÈVRE. — LES COURS, LE MUSÉE, LA CHAPELLE. — LES ATELIERS, LES MAGASINS. LES JARDINS.

Aussi bien, quand on évoque présentement les Gobelins, on songe tout de suite et d'abord à la rivière de Bièvre, si curieuse, et si immortelle surtout depuis qu'un extraordinaire artiste de lettres, J.-K. Hüysmans, lui a consacré les pages les plus

colorées et les plus étonnantes qui soient. Je veux croire que tous les amoureux d'art ont lu et relu cet incomparable poème en prose que Genonceaux édita, en 1890, avec tant de charmantes et dolentes illustrations. Pourtant, ne songez plus à faire le pieux pèlerinage tracé au cours des pages; car la Bièvre est presque partout voûtée maintenant; elle ne subsiste plus guère que par tronçons; mais, tout de même, une porte des jardins des Gobelins peut vous conduire encore auprès de son eau maladive : « Globulée de crachats, épaissie de craie, délayée de suie, elle roule (écrit Hüysmans) des amas de feuilles mortes et d'indescriptibles résidus qui la glacent, comme un plomb qui bout, de pellicules! »

Mais la manufacture, elle aussi, est opprimée par les mégissiers. De bien des côtés, en effet, vous voyez leurs ateliers en planches et leurs hautes cheminées qui vomissent des fumées épaisses et nauséabondes.

Heureusement, les deux cours d'Antin et Colbert, à l'écart, la seconde surtout, donnent à la manufacture son caractère de grande maison paisible. La cour d'Antin est tout de suite à l'entrée, derrière la porte charretière de l'avenue des Gobelins, qui s'annonce par un drapeau attaché au bout d'une tringle. Oui, c'est bien, dans l'ensemble, un aspect reposant, malgré ce perroquet encagé devant une fenêtre, qui « criaille » toutes les cinq minutes, en grimpant aux fils de fer de sa prison.



Un coin du magasin des laines.

La statue en marbre de Le Brun, au centre du décor, lui ajoute certainement de la beauté.

Dans l'heure charmante, dans l'assoupissement des choses que provoque aujourd'hui un soleil lourd, je goûte infiniment la solitude de cette cour pavée qui vient des âges d'hier. Dans un coin, à l'ombre, des enfants jouent avec un chien; et ils ne poussent pas de cris: ils se contentent de tirer la tête, puis la queue de l'animal qui se laisse faire, tout en gambadant.

Par la gauche, en longeant le « musée », la laide bâtisse élevée à la hâte à la veille de l'Exposition de 1878 et que l'on va enfin démolir, pour la remplacer par un véritable « magasin d'art » (les fonds viennent d'en être votés !), — je gagne la cour Colbert, la vraie cour de la manufacture, celle qui est vraiment de bel aspect, avec

son pavé en pierre si net, avec ses constructions anciennes, — de noble visage, certes, surtout quand on la considère d'ensemble, accoté soi-même au mur du musée, sous



Un aspect de l'ancienne chapelle, avec une tapisserie du XVIIe siècle, d'après Raphaël : *Héliodore chassé du Temple.*

les larges branches épandues d'un pawlownia, ainsi qu'un document photographique le montre ici.

Derrière la statue en bronze de Colbert, se trouve l'ancienne chapelle transformée

aujourd'hui en musée. C'est là qu'on a placé une tapisserie fameuse : *Héliodore chassé du Temple*, d'après Raphaël.



Cour d'Angiviller.

Si nous continuons notre promenade, voici, dans le fond de la cour Colbert, à gauche, la voûte qui conduit aux bureaux de l'Administration et au pavillon de l'Administrateur, situé dans la cour d'Angiviller. Alors, cette fois, nous sommes en pleine province, dans le calme d'un vieux couvent, pourrait-on dire, où les fleurs seules des jardinets, par leur éclat, affirment la toute-puissance de la vie. Les toits sont de tuiles vieillies, moussues ; il y a de vieux escaliers usés, des vieux puits abandonnés, scellés définitivement ; et des arbustes frémissent doucement : tandis que des papillons font mille tours et que des mouches voltigent, pèle-mèle, sans cependant se heurter plus que les astres dans l'infini.

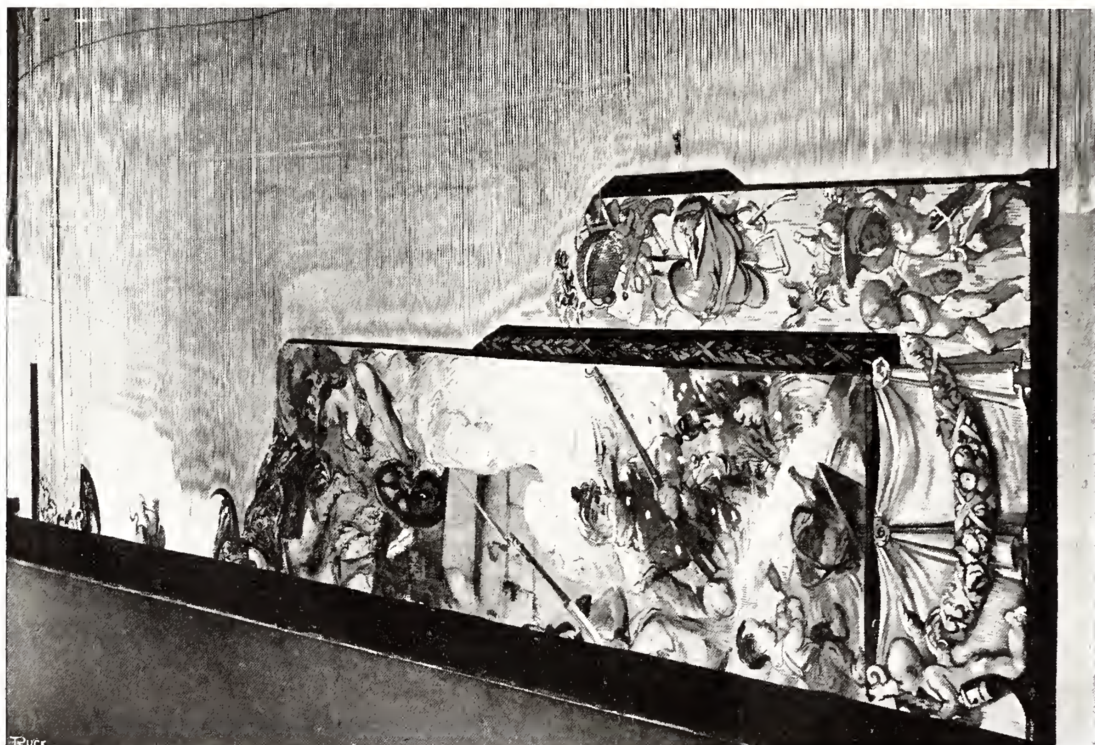


Cour Colbert, avec la statue de Colbert, par Aubé.

Les ateliers, non plus, n'ont guère changé. Vous subissez une véritable émotion en suivant ces sortes de longs couloirs, où les métiers sont alignés, comme à la

parade. Ici, a travaillé le fameux Jans ; là, Le Brun a donné des ordres à ses illustres collaborateurs ; et l'on considère avec gravité les modèles pendus aux murs : la plupart sont du XVIIIe siècle et très admirables.

Parcourez la vaste ruche, et vous trouverez bien d'autres cellules où l'on travaille : le magasin des laines et des soies, si bien organisé, si net, d'aspect hollandais ; l'atelier de réparation des tapisseries, où des femmes s'activent, se débrouillent au milieu de mille broches de toutes les nuances ; enfin l'atelier de teinture, avec ses cuves en briques et cuivre, encore installé comme il y a trois cents ans, et pour lequel on demande instamment — je le note en passant — le chauffage à la vapeur, économique, rapide



Une tapisserie en cours d'exécution : *Salut à Paris*, d'après A. Willette.

surtout, substitué au vieux chauffage au bois, si coûteux et si lent que l'on ne peut teindre, en un temps donné, qu'une partie très réduite de laines.

Mais si les laborieuses abeilles sortent bien de la ruche pour butiner et s'enivrer de soleil, de même les artistes et les employés de la manufacture ont à leur disposition de petits jardins pour se distraire de l'assiduité constante de leur labeur.

Un escalier à descendre, une rue à traverser, et vous êtes tout de suite dans ce vaste espace de feuilles et de fleurs, celles-ci bien rares, hélas ! à cause des usines voisines, — où l'ingéniosité des artistes et employés de la manufacture sait cultiver des salades et autres légumes.

Ces jardins — chacun des artistes et employés logés aux Gobelins a le sien, — c'est une joie « bocagère » qui compense un peu la médiocrité des traitements en général. C'est ainsi qu'on peut « retenir » toute cette ruche laborieuse.



Tapisserie en cours d'exécution : Les Blés, d'après Jules Chéret.

Ceci dit, et après avoir omis bien des points importants, examinons ce qu'il faut penser de l'état actuel des Gobelins; et ce sera, ce dernier chapitre très bref, notre conclusion.

VII

UN APPEL

Il faut le dire bien haut : les pouvoirs publics se sont toujours trop désintéressé de la célèbre manufacture. Alors que l'État subventionnait à tort et à travers tant



Un atelier de réparation

de choses quasi inutiles ou dont les réalisations sont le plus souvent nulles; alors que, sans compter, l'accordait ses largesses à la Manufacture de Sèvres et à l'École des Beaux-Arts, par exemple, pourquoi serrait-t-il si obstinément les cordons de sa bourse dès qu'il s'agissait de la manufacture des Gobelins?

Ah! on ne se gênait pas avec elle: on faisait moins que le nécessaire! Où il y avait — sous la monarchie absolue — 800 artistes, il y en a maintenant à peine une cinquantaine! Quant à l'atelier de tapis dit de la Savonnerie, comment existe-t-il encore? cela, c'est une énigme.

Tout le monde sait que des Gobelins sont sorties les plus admirables tapisseries qui soient: et, certes, on est bien obligé de déclarer que leur renommée ancienne — la virtuosité des artistes actuels n'est pas ici en cause — est plus considérable que leur renommée présente.



L'atelier de teinture.

Certes, il y a bien des modifications à apporter dans l'ensemble de la manufacture. Il faut faire d'elle présentement ce qu'elle a été et ce qu'elle

n'aurait jamais dû cesser d'être : la plus admirable école d'art décoratif du monde. Pour cela, il faut accorder des crédits sans lésiner, commander un peu moins de statues, acheter beaucoup moins de tableaux et ne pas croire enfin, obstinément, que l'Ecole des Beaux-Arts soit la seule métairie qui produise des artistes.



Un aspect de la Manufacture sur la ruelle des Gobelins.

De grands écrivains ont répété à satiété — et leurs successeurs le répètent encore — que la Monarchie, seule, pouvait faire épanouir les arts dits somptuaires. Est-ce là une assertion exacte ?

Pourtant, — au point de vue général seul — comment le Gouvernement ne comprend-il pas qu'un essor sérieux donné aux Gobelins rejaillirait sur la France entière, sur toutes les industries qui se rattachent de près ou de loin à l'art de la tapisserie proprement dit?



Un des jardins des Gobelins.

Les Gobelins retrouvant toute leur prospérité ancienne, celle du temps de Colbert, par exemple, combien d'ateliers connexes s'ouvriraient en France,

apportant la richesse dans de très nombreux départements! Enfin, ne conviendrait-il pas de donner l'accès des ateliers aux riches particuliers, de fabriquer pour eux, en un mot, au lieu de s'en tenir à cette formule devenue désuète : « les Gobelins, ateliers de l'Etat ».

Essayez ! Faites entrer de l'argent dans la manufacture; et vous jugerez bientôt des merveilleux résultats que l'on peut attendre d'artistes qui ont pour principal souci — je m'en porte garant — de rester dignes de la glorieuse Maison.

GUSTAVE COQUIOT.



Une vue sur la Bièvre, prise au long de la muraille des Gobelins.

La plupart des photographies qui illustrent cet article sont de M. Lemery, 10, rue Notre-Dame-de-Lorette.



